No. 32 LES PEINTRES ILLUSTRES 1f.95

FROMENTIN

ARTISTIC-BIBLIOTHÈQUE en COULEURS

PIERRE LAFITTE & Cie ÉDITEURS

ND
553
.F8
B4
1911
SMRS

LES PEINTRES
ILLUSTRES

FROMENTIN

(1820-1876)

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/fromenti00beau

PLANCHE I. — UNE HALTE

(Collection de M. Sarlin.)

Il est à peine besoin de faire remarquer avec quel art Fromentin sait disposer ses taches de couleur de manière à disposer harmonieusement la lumière. Est-il rien de plus parfaitement équilibré, comme composition, que cette toile chatoyante ?

Bibliothèque Ste Geneviève

LES PEINTRES ILLUSTRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
M. HENRY ROUJON
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Fromentin

HUIT REPRODUCTIONS FAC-SIMILE EN COULEURS

PIERRE LAFITTE ET Cie
ÉDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ELYSÉES, PARIS.

TABLE DES MATIERES

Pages.

I. Les premiers pas. 11

II. La terre promise. 29

III. Une évolution. 43

IV. Le maître. Sa destinée. 58

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planches.

I. Halte de cavaliers. . . . . Frontispice.
(Collection de M. Sarlin.)

II. Le campement arabe. 15
(Musée du Louvre.)

III. La soif. 23
(Collection de M. Jacques Normand.)

IV. Le sirocco à l'oasis. 31
(Musée du Louvre.)

V. Une fantasia arabe. 47
(Collection de M. Sarlin.)

VI. Égyptiennes au bord du Nil. . . 55
(Musée du Louvre.)

VII. La chasse au faucon. 63
(Musée du Louvre.)

VIII. Halte de cavaliers. 71
(Musée du Louvre.)

Pour Paraitre le 1er de chaque mois :

BREUGHEL LE VIEUX.
ALPHONSE DE NEUVILLE.
LE CORRÈGE.
GUSTAVE COURBET.
HUGO VAN DER GOES.
PAUL BAUDRY.
GOYA.
HÉBERT.
ALBERT DÜRER.
HENNER.
LE BRUN.
FANTIN-LATOUR.
LOUIS DAVID.
BASTIEN-LEPAGE.
PHILIPPE DE CHAMPAIGNE.
ROSA BONHEUR.

Déja Parus :

VIGÉE-LEBRUN.
REMBRANDT.
REYNOLDS.
CHARDIN.
VELASQUEZ.
FRAGONARD.
RAPHAËL.
GREUZE.
FRANZ HALS.
GAINSBOROUGH.
L. DE VINCI.
BOTTICELLI.
MEISSONIER.
VAN DYCK.
RUBENS.
HOLBEIN.
LE TINTORET.
FRA ANGELICO.
WATTEAU.
MILLET.
MURILLO.
INGRES.
DELACROIX.
LE TITIEN.
COROT.
VÉRONÈSE.
PUVIS DE CHAVANNES.
QUENTIN LA TOUR.
H. ET J. VAN EYCK.
POUSSIN.
GÉROME.

EUGÈNE FROMENTIN

I. — LES PREMIERS PAS.

EUGÈNE-SAMUEL-AUGUSTE Fromentin-Dupeux est né à la Rochelle le 24 octobre 1820. Sa famille, très ancienne, était très honorée dans l'Aunis et la Saintonge.

L'Aunis, vieille province de France, brillante

et molle sous les caresses d'un humide soleil, enveloppée des brumes fines de l'océan, et parfois, vague, immense, paraissant parmi les flots et les sables flotter sous le ciel aux lointains horizons indécis, comme une épave hérissée çà et là de jardins et d'oasis. Les Anglais la meurtrirent pendant plus d'un siècle. Si elle souffrit par eux la douleur et l'humiliation de la défaite, ils lui inspirèrent du moins la passion du grand commerce, le désir de la fortune. Par ses armateurs et ses banquiers, elle amassa des richesses, qui lui permirent de consacrer à l'amélioration de son bien-être matériel et à l'ornement de son esprit de nombreux jours de loisirs et de fête. Lentement se forma, dans le sein de cette société laborieuse, appliquée à ses devoirs, jalouse de ses libertés, une bourgeoisie puissante et cultivée, éprise de toutes les parures de l'intelligence.

La famille d'Eugène Fromentin tenait, du

côté paternel, à l'Aunis par des racines anciennes. Ses ascendants, presque tous avoués, magistrats, et aussi loin qu'on peut remonter dans le passé, juqu'au commencement du dix-huitième siècle, firent partie de cette bourgeoisie, qui, dans cette région d'ardent protestantisme, constituait une noblesse.

Son père, médecin de grande valeur, conserva pendant trente-trois ans la direction de l'asile d'aliénés de Lafond, qu'il avait organisé près de la Rochelle. On le disait spirituel ; mais l'irrésolution, la méfiance gênaient les meilleurs élans de son caractère. Sa mère, qui n'était pas pourvue d'une instruction bien forte, avait au contraire une âme sensible et chaleureuse. C'est à elle que, par tous les traits de sa nature physique, par les dons de sa nature morale, le peintre ressemble, tandis que son frère aîné, Charles, pratique et taciturne, ressemble à leur père dont il suivit la voie.

L'intelligence d'Eugène Fromentin s'éveilla tôt. Étonnant les professeurs du collège par ses facultés d'inspiration personnelle et d'assimilation, il fut aimé de tous. Plus tard, il confessa " d'avoir eu une enfance très gaie, presque bruyante ". Mais, vers sa quinzième année, une évolution se fit en lui. " J'avais pris involontairement, confesse-t-il encore, l'habitude de la réserve et du silence, habitude souvent importune, qu'on respectait par pitié autant que par tolérance. C'est à cela que je dois de m'être développé dans le sens de ma nature ; et sans cela, j'étais faussé, perdu. " " Ses goûts d'art et de poésie, ajoute M. Pierre Blanchon, à qui j'emprunte ces détails dans son livre (1) admirablement documenté, se heurtent aux idées bourgeoises de son entourage : le docteur n'y voit que frivolité, sa femme redoute une occasion de tentation. A

(1) Eugène Fromentin, *Lettres de Jeunesse*.

PLANCHE II. — LE CAMPEMENT ARABE

(Musée du Louvre.)

Sur la verdure sombre de l'oasis, la blancheur de la tente se découpe. Les Arabes se reposent, tandis que les chevaux détachés vont au gré de leur fantaisie. Cette scène toute simple, certainement prise sur le vif, se trouve rehaussée par l'art supérieur de Fromentin qui sait faire vibrer la lumière jusque dans les replis d'ombre les plus touffus

l'époque même où il était en proie à cette crise de puberté morale, un sentiment romanesque ébranla son âme profonde des émotions de l'amour.

Les Fromentin possédaient, à une demi-lieue de la ville, à l'entrée du village de Saint-Maurice, un logis campagnard. Le pays d'alentour n'est qu'une terre plate, fertile et nue, sur une côte où la mer, enchaînée par Richelieu, perd, entre les caps et les îles qui l'amoindrissent, toute sa grandeur et sa poésie. Parmi leurs voisins de campagne, se trouvait une dame X..., restée veuve, à 43 ans, d'un capitaine au long cours. Elle habitait pendant l'hiver la Rochelle, et Saint-Maurice pendant l'été. Elle avait une fille, née à Port-Louis (île Maurice) en 1817, et qui, par conséquent, comptait trois ans de plus qu'Eugène Fromentin. Madeleine, — conservons-lui, par un sentiment de pieux respect, le nom qu'elle porte dans *Dominique*, — Made-

leine, de sang créole par sa mère, était très brune, avec une blanche carnation et un teint mat. Nous ignorons d'elle presque tout. Il s'était épris d'elle avec violence. Brusquement, elle fut ravie à son ciel de 15 ans, au cadre familier de ses espérances et de ses rêves. Elle épousa un surnuméraire des contributions directes. Il souffrit d'impuissance dans sa jalousie, et d'autant plus que sa passion était sincère, ingénue. Sa gaieté s'évanouit, avec son insouciance ; il raffina sur ses sentiments, creusa et retourna sa pensée. Ce fut en se réchauffant à la tendresse de son foyer, en se plongeant dans le labeur littéraire, poésies, essais de critique, fragment de drame, qu'il essaya de guérir sa blessure.

Quelques-unes de ces compositions de son adolescence sont d'un excellent élève de rhétorique, très sérieux, assidu, nourri de la meilleure substance des classiques, et dans

l'âme inquiète duquel s'éveille déjà le goût des idées générales et s'agite l'ambition de créer, par une œuvre personnelle, de la beauté. On y remarque une grande facilité d'élocution, une éloquence abondante et solide, qui cherche à se distinguer, non par l'affectation d'une manière étrange, mais par la franchise des moyens les plus simples.

Ses études terminées au collège, il vécut un peu au hasard, pendant un an ; on connaissait, dans la Rochelle, ses tentatives littéraires, et l'estime des lettrés, assez nombreux dans cette ville qui, en ce temps-là, le temps légendaire pour nous des berlines et des diligences, vivait d'une vie particulière et intense, ne lui faisait point défaut. Quelquefois, le soir, il s'en allait secrètement glisser, dans la boîte du *Journal de La Rochelle*, une de ses copies de poète. Le lendemain, le journal publiait, sans nom d'auteur, le poème ou le récit, ou le

morceau de critique. Et tout le monde le signait sans hésitation du nom d'Eugène Fromentin.

Il commençait à dessiner, à peindre. Son père, le docteur morose, lui inculqua, puisqu'il était lui-même un artiste amateur, et point maladroit, les rudiments du métier. L'heure était cependant venue de choisir pour cet enfant une carrière sérieuse. Charles étudiait la médecine à Paris. On orienta Eugène vers le droit. Il quitta la Rochelle en novembre 1830, non sans chagrin, car il se séparait, pour jamais peut-être, de la femme qu'il adorait du meilleur de son âme, et, dans son être délicat et nerveux, il éprouvait un trouble véritable d'aborder un pays inconnu, le grand Paris, si loin de la douce province, si indulgent à ses essais, si tendre aux premiers rêves de son cœur. Sa taille était fine, bien prise, quoiqu'il eût les jambes un peu courtes. Il avait la tête proportionnellement un

peu forte. Son teint mat ne se colorait parfois que d'une légère rougeur. Sa chevelure brune tombait sur ses épaules. Ses joues étaient pleines; son visage, d'un bel ovale allongé. Ses lèvres, estompées d'une moustache naissante, étaient grasses; le front haut, arrondi, très beau. Le nez, qui depuis se busqua et prit la forme aquiline, était parfaitement droit; des yeux bruns, peut-être un peu trop grands alors, surmontés de beaux sourcils, étaient admirables, très doux, beaucoup plus qu'ils ne le furent plus tard; dans les moments d'enthousiasme, qui lui étaient assez fréquents en ce temps-là, et sous l'influence d'un sentiment d'étonnement ou de tristesse, ils se levaient au ciel avec une expression profonde.

A Paris, il vécut d'abord seul, à l'écart. Son éloignement pour la vulgarité et les extravagances des bavardages et des manières fut blâmé par quelques-uns de ses camarades,

qui l'appelèrent " le petit monsieur comme il faut ". Il suivait nonchalamment les cours de l'École de Droit, avec assiduité les leçons de Michelet, de Quinet, de Sainte-Beuve, à la Sorbonne. Il apprenait, curieux de la beauté des œuvres humaines, à aimer Paris, et aux alentours, Versailles, Saint-Germain, Montmorency, les paysages pittoresques qui associent au charme de la nature les clartés glorieuses de l'histoire. Il dessinait de plus en plus, sans maître, la forme changeante des choses, et retenait dans ses dessins, autant qu'il le pouvait, le frémissement caché des âmes. " Ce sont ses bégaiements de paysagiste ", a écrit M. Louis Gonse, dans son abondant et parfait ouvrage de critique et de documentation, où il reproduit le plus ancien des croquis de Fromentin, une scène de *Chatterton*, dessinée le lendemain d'une représentation du drame de Vigny, au Théâtre Français. Ce dessin à la plume,

PLANCHE II.I — LA SOIF

(Collection de M. Jacques Normand.)

Observateur précis autant qu'artiste brillant, Fromentin notait toutes les scènes pittoresques du désert. Que de fois il dut assister à ces haltes sous le soleil brûlant d'Afrique qui dessèche les gorges ! Il faut noter la vérité de mouvement de l'indigène buvant avidement l'eau de l'oasis. Il est admirable aussi de constater avec quel art le peintre a disposé, dans cette œuvre restée à l'état d'esquisse, les personnages, les vêtements, pour arriver à éclairer d'une note violente et joyeuse la morne tristesse du désert.

du 2 avril 1841, semble aisé, juste de trait et d'une composition assez heureuse.

Loin de cesser son travail littéraire, Fromentin s'y adonne désormais avec fureur, et, s'évadant des entraves du romantisme, compose des poèmes, des études critiques, et même une comédie en collaboration avec son ami Emile Deltrémieux.

Il possède désormais cette conviction très ferme, sur laquelle s'appuiera tout son effort de peintre et d'écrivain, que l'artiste, loin d'imiter les maîtres, doit s'inspirer uniquement de lui-même, de ses émotions et de ses souvenirs, et qu'il doit, s'il a l'ambition de parler un langage original, nouveau avec sincérité, appartenir à un pays, en refléter l'image, en répéter l'accent. Il ne fut, en effet, lui-même un déraciné qu'en apparence. Au fond de sa conscience résonnait toujours l'écho de sa patrie.

Mais, pour l'heure, se plaisant à étudier la

raison des choses, à éprouver sur sa propre personne ses doses d'analyse, il subit cette maladie du dédoublement dont il parlera, vingt-cinq ans plus tard, dans *Dominique*, " ce don cruel d'assister à sa vie comme à un spectacle donné par un autre. La sensibilité est un don admirable ; dans l'ordre des créations, elle peut devenir une rare puissance, mais à une condition : c'est de ne point la retourner contre soi-même. " Il passe sa licence, puis commence son doctorat. Il entre dans l'étude de Me Denormandie, avoué. Là, il rencontre pour camarades le futur avocat, Me Nicolet, et Forcade de la Roquette, qui deviendra ministre. Il s'occupe surtout à orner de croquis les sous-mains, les marges des actes de procédure et jusqu'aux panneaux des portes. Un jour, il descend dans la cour et il couvre de ses dessins la remise, l'écurie et le mur mitoyen. Il fait au Louvre de longues et fréquentes visites. L'école italienne

le laisse à peu près indifférent. Dans l'école française, il estime Chardin par-dessus tout. Ses enthousiasmes vont déjà aux Hollandais. *Le Gué*, de Wynauts, avec figures de Berchem, *le Coup de Soleil* et *la Digue battue par la mer*, de Ruysdaël, le fascinent. Parfois, il se prend de belle passion pour Rubens. Rembrandt lui est, et d'ailleurs lui demeurera incompréhensible ou presque. « Il reproche à Ingres d'être un imitateur de Raphaël ; cependant, il avoue, en voyant un de ses dessins, qu'il est *un sculpteur de première force*. En musique, il ne connaît Mozart et Beethoven que de réputation ; il aime Bellini, Donizetti, etc., et toute l'école sensualiste de Rossini (1). »

Il semble donc hésiter entre les deux voies : celle des beaux-arts, celle des belles-lettres; je crois, au fond de moi, que son parti déjà était pris. Il savait que la littérature, digne-

(1) Louis Gonse.

ment comprise, librement pratiquée, ne peut pas devenir un métier susceptible de nourrir l'homme qui s'y livre. Il voyait tous les jours, par sa raison prudente et sage, que la peinture peut, au contraire, garantir le pain et la lumière au foyer d'un artiste bien doué, respectueux de l'art et loyal dans son effort. Il écrivait donc à ses heures désormais, à son gré, en ménageant ses forces, et avec l'espérance que l'art de sa parole attirerait l'attention, peut-être la sympathie.

Enfin, ne tenant plus dans la poussière des dossiers, chez Me Denormandie, il avoua bravement à un ami de sa famille son horreur des fonctions juridiques, et il lui fit connaître son désir de se consacrer uniquement à la peinture. Cet ami, Charles Michel, s'en alla donc négocier l'affaire à la Rochelle avec le Dr Fromentin, qui, après de vives résistances, finit par céder. Seulement le papa, ayant des pré-

tentions sur la matière, choisit pour Eugène comme professeur le peintre Rémond, représentant alors de l'école académique du paysage. Par bonheur, Eugène sortit de l'atelier de Rémond, pour entrer dans celui de Cabat. Peintre correct et mesuré, Cabat avait, l'un des meilleurs avec Dupré et Rousseau, ouvert au paysage la voie, dans laquelle il ne serait pas impossible de discerner l'influence que, par le sentiment et l'intimité de ses tableaux, par la grâce et la distinction de son art, le paysagiste célèbre exerça sur la première manière de son élève.

II. — LA TERRE PROMISE.

En mars 1846, la fortune se présenta subitement à Eugène Fromentin. Son ami, Charles Labbé, le peintre orientaliste, mariait sa sœur à Blidah. Fromentin, chez qui l'exposition des aquarelles rapportées d'outre-mer par Labbé

lui-même, Delacroix, Decamps, surtout Marilhat, avait éveillé l'ardente curiosité des pays du soleil, accueillit avec enthousiasme l'offre de l'accompagner. Avait-il l'intuition qu'en Algérie l'attendait un monde nouveau de sensations et de couleurs ? Il partit, léger d'argent, mais gonflé d'espérance et de foi, sans prévenir sa famille. Ce fut vraiment, pour ses yeux éblouis, pour son âme bouillonnante d'ambition, la terre promise. Dès le second jour de son arrivée à Blidah, il écrit : " Tout ici m'intéresse. Plus j'étudie cette nature, plus je crois que, malgré Marilhat et Decamps, l'Orient reste encore à faire. Pour ne parler que des hommes, ceux qu'on vous fait sont des bourgeois. Le vrai peuple arabe, en haillons, et plein de vermine, avec ses ânes misérables et teigneux, ses chameaux en guenilles passant, noirs et rongés par le soleil, devant ces horizons splendides, cette grandeur dans les attitudes, cette

PLANCHE IV. — LE SIROCCO A L'OASIS

(Musée du Louvre.)

Fromentin ne fut pas seulement un virtuose de la couleur. Le Sirocco prouve, par le prodigieux déchaînement qu'il représente, combien souple et divers était le talent du peintre. Et l'on s'émerveille d'une telle puissance dans l'auteur de tant d'œuvres exquises et chantantes.

beauté antique dans les plis de tous ces haillons, voilà ce que nous ne connaissons pas.... Somme toute, au point de vue du travail, je n'ai point à me plaindre, et, du train dont je vais, je promets de vous rapporter un album assez intéressant. "

Il appréciait surtout Marilhat et Decamps : leurs œuvres d'un éclat si nouveau le hantaient toujours, au milieu de son travail. "Ces deux talents, Marilhat et Decamps, m'écrit Théophile Gautier, sont des bizarres voisins, mais qui ne se touchent point : ce que l'un a de plus en fantaisie, l'autre le regagne en caractère... "

Réinstallé à Paris, il peint avec acharnement, n'ayant pas le don, dit-il, d'inventer ce qu'il n'a pas vu. Il s'efforce de se détacher de cet esprit d'imitation qui est à la fois un plaisir et un danger, et il n'a fait jusqu'à présent que perdre les qualités d'emprunt qu'il avait acquises, sans parvenir à s'en procurer d'autres

qui lui appartiennent. Il a d'ailleurs appris, et cette connaissance est la vertu essentielle de tout artiste, que les maîtres n'ont jamais tâché de rendre l'objet réel, mais la conscience qui l'anime jusqu'à faire de lui un trésor de vie et de beauté; il apprend chaque jour davantage que la poésie est partout, comme l'étincelle dans le caillou ; que l'artiste doit étudier les procédés dans les maîtres, et le vrai dans la nature; et qu'il ne peut trouver qu'en lui-même l'image innée du beau. En 1847, il envoie au Salon, qui alors se tenait au Louvre, trois petits tableaux, reçus à l'unanimité : *une Ferme aux environs de la Rochelle, une Mosquée près d'Alger, les Gorges de la Chiffa.* "Le premier de ces tableaux, dit M. Gonse, est caractéristique de la manière des débuts de Fromentin. A le regarder à la surface, il n'est que lourd et pâteux. C'est une œuvre timide, mais qui n'est ni niaise ni vulgaire.

Les Gorges de la Chiffa, c'est le lever de rideau de l'Algérie chez Fromentin. "Mais Fromentin exerce de plus en plus sa puissance d'analyse sur lui-même : il sait que sa peinture n'a qu'un certain équilibre de qualités secondaires, un dessin à peu près correct, une couleur agréable, pourtant dénuée de ressort. Il sait également d'où vient l'altération de certains tons : les couleurs qu'il a employées ne sont pas susceptibles de se combiner. " Il a éprouvé que le bleu minéral et le jaune indien, combinés avec les blancs, blancs de plomb surtout, noircit, donne ce ton plombé.... La peinture est moins solide sur une toile blanche que sur une toile déjà couverte. "

L'Algérie l'a séduit pour toujours. Il devait fatalement comprendre cette terre africaine, qui offre des points de ressemblance avec la terre d'Aunis et de Saintonge. Même étendue plate, abandonnée aux fureurs du soleil, ou

frappée par des vents de tempête, ou frissonnante de l'ombre des nuages. La même voix du silence et de la solitude, qu'il a tant de fois écoutée d'un cœur anxieux dans les campagnes souvent mélancoliques de la Rochelle, il l'entend de nouveau dans les paysages désolés du désert, sur les sables brûlants dont la lumière du ciel, par les excès de son ardeur, rend l'infini presque triste. L'Afrique, c'est une terre qu'il veut chérir aussi de tout son cœur, et qui bientôt lui appartient : que par droit de son génie il fera sienne, avec ses œuvres de peintre, et ses œuvres d'écrivain. D'un nouveau voyage qu'il entreprend en 1852, voyage de noces radieux de tous les bonheurs et de toutes les promesses, puisqu'il vient d'épouser la sœur de son ami du Mesnil, qui le comprend et qu'il aime, il rapporte deux volumes, *un Été dans le Sahara* et *une Armée dans le Sahel :* l'un parut dans la *Revue de Paris*, l'autre dans la *Revue*

des Deux Mondes. Ce fut, dans le monde des lettres, une grande émotion. Avec quelle élégante et majestueuse simplicité Fromentin peint sa page blanche des couleurs que ses yeux de poète ont exactement retenues !... "Le temps est magnifique. La chaleur s'accroît rapidement, mais elle ne fait encore que m'exciter, au lieu de m'abattre. Depuis huit jours, aucun nuage n'a paru sur tout l'horizon. Le ciel est de ce bleu ardent et stérile qui fait penser aux longues sécheresses. Le vent, fixé à l'Est, et presque aussi chaud que l'air, souffle par intermittences, le matin et le soir, mais toujours très faible, et comme pour entretenir seulement dans les palmes un doux balancement, pareil à celui du "panwa" indien. Depuis longtemps, tout le monde a pris les vestes légères, les coiffures à larges bords; on ne vit plus qu'à l'ombre. Je ne puis cependant me résoudre à faire la sieste." Un écri-

vain de forte et pure race française se révélait donc subitement par deux chefs-d'œuvre. Les plus illustres romanciers et critiques, George Sand, Th. Gautier, Sainte-Beuve, lui envoyèrent leurs félicitations les plus chaleureuses et recherchèrent son amitié. Dans l'un comme dans l'autre livre, Fromentin se montre aussi curieux et fin observateur que subtil et lettré psychologue. Il n'étudie pas seulement la forme des êtres et des choses ; il étudie le fond, la conscience, qu'il découvre et expose d'un esprit alerte et original. Ces tribus, ces peuples nouveaux pour lui et pour nous, il ne les voit pas seulement dans le pittoresque de leurs attitudes et dans l'exubérante clarté de leurs paysages, mais depuis les origines de leur destinée, dans le mouvement de leurs mœurs étranges et la passion de leurs instincts. Car il n'est pas de ceux qui se satisfont uniquement de contempler la beauté. Il est surtout celui qui

veut comprendre de la beauté les motifs et les ressources, pour mieux jouir de sa possession.

C'est curieux de comparer au peintre Fromentin, qui peignit surtout par la plume, un poète de la plus haute lignée, qui vint après lui dans ce pays de Saintonge : Pierre Loti. Errant, inquiet, attentif aux misères de son âme et aux beautés du monde, il a promené son rêve sur les rivages les plus divers, et, pour se distraire de la vie qui l'ennuie, il a ramassé les plus étranges couleurs, la poussière la plus brillante des ruines les plus pittoresques, il s'est créé un monde capricieux et sensuel, où rien peut-être n'est vrai que sa mélancolie, mais qui l'amuse et qui l'enchante par sa prodigieuse faculté de poésie. Comme Loti, Fromentin voit les couleurs éclatantes et riches ; il sait les cueillir avec sa plume. Mais moins fiévreux, plus maître de son cœur et de son

intelligence, il n'écrit pas seulement pour peindre des décors et des visages ; il développe ses phrases robustes et harmonieuses afin de montrer, surtout en ses plus claires nuances, la raison d'être d'une race, l'art dont un tableau est composé, le dessin d'un paysage, l'émotion d'une heure ou la conscience d'une époque.

" L'adjectif, chez lui, n'est pas visuel, ni auditif : il est moral. La nature, pour ce psychologue, n'est pas une couleur inerte, c'est une voix intérieure. Il nous montre l'Afrique, et surtout son cœur. Cette probité, ce retour sur soi, est-ce donc une marque charentaise ? oui, je le crois... (1) ".

Ses envois au Salon se succèdent sans relâche, d'année en année. Je ne citerai que les plus fameux : *l'Enterrement maure* (1850) ; *les Bateliers nègres* (1859) ; *Cavaliers revenant*

(1) Gabriel Trarieux.

d'une fantasia, les Courriers du pays des Ouleds Naïls (1861) ; *le Bivouac arabe au lever du jour, le Fauconnier arabe, la Chasse au faucon en Algérie, la Curée* (1863) ; *le Coup de vent dans les plaines d'Alger* (1864) ; *la Chasse aux Hérons, les Voleurs de nuits* (1865) ; *Tribu en marche dans les pâturages du Tell, Etang dans les oasis* (1866) ; *Arabes attaqués par une lionne* (1868) ; *Halte de muletiers* (1869) ; et ses cinq dernières toiles, *le grand Canal* et *le Môle* (1872) ; le *Ravin* (1874) ; *le Nil* et *Vue d'Eneh* (1876).

Dès son second envoi, son talent de peintre est, avec *la Place de la Brèche à Constantine*, consacré officiellement par la deuxième médaille. Fromentin, néanmoins, connaît ses faiblesses. Ce qui le désole le plus, c'est de voir encore *joli* et pas *grand* : défaut d'instinct qui apparaît surtout dans *l'Enterrement maure* (1850) *la Chasse à la Gazelle* (1859). Il tâche, en

consu ant à chaque instant la nature, de se débarrasser de ces *à peu près*, dont il n'aurait pu se délier dans un atelier. Il commence, en réalité, à voir plus juste, plus large. Il comprend cette chose singulière, propre aux pays du midi que, si discordants que soient les détails d'un paysage, ils forment un ensemble toujours simple, facile à inscrire dans un tableau. Comme il ne triche ni avec lui-même ni avec la nature, il reflète exactement à travers son âme de cristal, le dessin et la couleur des choses qui sont devant lui. A regarder maintenant ses toiles, *l'Audience chez le Kalifat*, *les Bateliers nègres*, tant d'autres, on respire, comme à la lecture de ses livres, cette indéfinissable odeur de l'Orient, qui vient de la fumée du bois de chauffage, du tabac, des orangers et de la propre personne des indigènes ; on s'y réjouit les yeux des vénérables oliviers du bois sacré, à Blidah, de la plaine bornée au nord par la

longue chaîne des collines du Sahel, plates, grises le matin, rousses à midi, avec un point blanc qui, vers le nord-est, à *Coléah,* est une large échancrure formée par l'embouchure du Mazapan, à travers laquelle on voit la mer.

Toute la série de dessins et de notes que, de Constantine à Biskra, par Lambessa, Fromentin a rassemblée dans ses voyages en pleine Arabie, il s'en servira plus tard, afin de ne jamais mentir. Et si la couleur de ses tableaux est souvent timide, c'est justement qu'il n'a plus, dans la retraite de son atelier, loin de l'Afrique, cette palpitation d'une lumière généreuse, dont il eût eu besoin d'être enveloppé pour réchauffer davantage sa palette.

III. — UNE ÉVOLUTION.

Eugène Fromentin restera le peintre de l'Algérie, du moins un des premiers qui la décou-

vrirent pour la faire aimer. Non l'Algérie du Sud, égarée dans la fournaise du soleil et dans les sables, mais l'Algérie accessible à tous, celle des Arabes, des cités paisibles parmi des ruines, des palmeraies fraîches oubliées, comme des corbeilles de fête, au bord du désert, l'Algérie des fantasias cérémonieuses et brillantes, des mosquées, des champs de bataille encore fumants, des tribus vagabondes. On peut regretter qu'il se soit borné à voir l'Arabe hors de sa tente, dans la lumière des sables et du ciel, et qu'il n'ait pas osé, au lieu de ne l'étudier que dans les manifestations extérieures de sa vie, pénétrer jusqu'à son foyer, dans la familiarité de ses mœurs. Mais qui donc voudrait reprocher au scrupuleux artiste sa délicatesse et sa pudeur?

Jules Claretie déclare très justement que Marilhat avait rapporté d'Orient des paysages empreints d'une mélancolie pro-

fonde, Decamps des scènes étincelantes, Delacroix de grandioses spectacles, et qu'à son tour Fromentin a trouvé sur cette terre lumineuse une note personnelle, que ses prédécesseurs y eussent vainement cherchée, puisqu'il la portait en lui. La gamme de Florentin est douce; ses tons favoris sont les demi-teintes.

Devant cette terre splendide, toute décorée de noblesse par des siècles d'histoire, Fromentin demeure cependant un Parisien de pure race. Ses Arabes ont de l'esprit jusque dans les plis de leur burnous. Il n'aimait pas voir le laid : il le transformait à travers les mailles d'or de son imagination. Dans ses tableaux qui n'ont pas la vibration hardie du désert, la sensation de son étendue monotone, le désert pourtant ne perd rien de sa grandeur; car l'intelligence du poète, plus infinie que l'espace des dunes, dépassait par

son effort l'horizon qui n'est vide, comme celui de la mer, que pour le passant incapable de s'émouvoir et de comprendre. Les Arabes, sous son sobre pinceau, conservent toutes leurs beautés, qu'il indique suffisamment d'une tache de lumière, ainsi que dans ses livres il évoque d'un mot un paysage ou une figure. Ses yeux retiennent la configuration des choses aussi profondément que son âme pénètre les âmes. Son observation toujours attentive ne néglige rien de la vie : aussi, l'exactitude de ses tableaux, pareille à celle des documents d'une histoire, est affirmée par tous les voyageurs.

La Fantasia, par exemple, montre à merveille la campagne d'Alger, et un des aspects des mœurs des Arabes. Elle représente, dans une grande plaine, une nombreuse cavalcade qui court à toute bride, en poussant des clameurs et déchargeant ses fusils, vers un tertre

PLANCHE V. — UNE FANTASIA ARABE

(Collection de M. Sarlin).

Du mouvement, de la vie, de la couleur, toute une nuée d'étoffes brillantes sous la lumineuse voûte du ciel africain, voilà ce qu'est cette magnifique composition, l'une des plus belles et des plus vigoureuses du peintre.

où siège l'émir. Ce mélange de costumes bigarrés et de chevaux galopant en tous sens, produit une scène d'une animation extraordinaire et d'une gaieté de ton qui contraste avec l'immensité nue de la plaine et l'uniformité du ciel.

Brusquement, en 1861, se marque une évolution complète dans la manière de Fromentin. Non qu'il abandonne ses moyens habituels, fins et délicats, de poète traduisant, par une science de composition très animée, ses visions et ses sentiments. Rien de son originalité ne se désagrège. Sa force, au contraire, augmente, parce qu'il sait plus justement, pour l'inspiration de ses œuvres, observer la réalité, et, pour les ressources de son art, observer les moyens supérieurs de ses pairs ou de ses maîtres. Mais il a vu Corot, il l'admire chaque jour davantage : l'influence de l'auteur de *la Charrette* l'engage à rendre la valeur de tons plutôt dans leurs accords que dans leurs oppositions.

On voit, dès *la Lisière d'oasis pendant le sirocco*, poindre sous le pinceau de Fromentin le gris habile et délicieux de Corot. " Ce n'était point vulgaire, dit M. Louis Gonse, de sentir d'instinct, en cette chaleureuse période du romantisme, la valeur du gris, sa douceur caressante, son éclat modeste, mais résistant. Gris d'argent, gris d'améthyste ou de turquoise, Fromentin en proclame bientôt les vertus de délicatesse et d'attendrissement. — Je me souviens d'un entretien que j'eus un matin avec lui, dans son atelier, sur le peintre du *Souvenir de Marissel*, ce chef-d'œuvre unique. Fromentin était de belle humeur, l'esprit allègre. Tout ce qu'il me dit de Corot, de son rôle, de ses hardiesses novatrices, de son sentiment incomparable de la lumière, de son sens exquis du ton juste, était à retenir. Merveilleux article improvisé, dont le fond résumait de vigoureuses convictions. Je sentais, sous le

tour éclatant, comme ailé, des paroles, de l'émotion, et une opinion longuement réfléchie. "

A partir de 1861, il quitte le Sahara pour le Sahel, le feu dévorant de l'été pour le soleil plus calme. " Il cherche à peindre clair, plus frais : son instinct lui conseille de fuir le noir comme un mortel ennemi, ce noir voulu de certains peintres qui croient ainsi imiter les vieux maîtres. Tous les gris fins, qui sont les demi-teintes lumineuses du blanc, apparaissent insensiblement sous son pinceau. Après s'être montré coloriste distingué, il devient, ce qu'il est resté, un harmoniste du sens le plus subtil. Selon l'opinion de Sainte-Beuve, " il vise aux plus grands effets en combinant merveilleusement des procédés moyens ". Comme la montée de son ambition est constante, son métier progresse sans arrêt (1). "

(1) *Louis Gonse.*

Il produit *les Bergers sur les hauts plateaux de la Kabylie*, un spectacle austère, rencontré sur la route de Médéah à Boghar; *le Lit de l'oued Mzi*; la gracieuse toile des *Maisons turques à Mustapha d'Alger*. En 1863, il produit *le Bivouac arabe au lever du jour* qui offre, par la notation du détail important, par la compréhension du moindre geste, la mélancolie saisissante de la vie nomade; il produit *le Fauconnier arabe*, une de ses œuvres les plus étincelantes entre les petites; et enfin *la Chasse au faucon en Algérie*, que beaucoup de ses admirateurs considèrent comme son chef-d'œuvre, et qui, dans tous les cas, est la plus fameuse. On peut la voir au Musée du Louvre.

Fromentin a répété souvent, au crayon, à l'aquarelle, à l'huile, cette scène représentant deux chefs arabes à la chasse, accompagnés de valets. Le cavalier du milieu, un vieillard tenant un faucon, semble, sur son cheval immo-

bile, une statue équestre. Le second cavalier, celui du premier plan, est sans doute son fils : il est joli comme une jolie fille, jeune comme son cheval blanc, d'un beau blanc argenté, le bas des jambes d'un rose exquis. Il est habillé de bleu, de blanc et de gris, tandis qu'une selle bleu turquoise, rehaussé d'un vermillon glacé, habille le coursier qui a la crinière touffue, la queue abondante nuancée d'ocre et d'ambre, un œil noir, profond, plein de vie. Deux Arabes, agenouillés sur le sentier, s'emparent du lièvre que des faucons viennent de tuer. Tout l'ensemble est d'une distinction parfaite, peut-être trop élégante.

En 1870, Fromentin se trouvait à Venise. Dès les premiers bruits de guerre, il revint précipitamment en France chercher à Paris sa femme et sa fille, pour les amener à Saint-Maurice, son cher village voisin de la Rochelle. Il rapportait de Venise *le Grand Canal* et *le*

Môle, deux toiles d'un éclairage un peu plombé et que certains estiment être des erreurs. Peut-être n'y ont-ils pas reconnu la Venise de leurs rêves, celle de la tradition, qui est une Venise flamboyante et féerique. Mais il y a une Venise tranquillisée, qui éteint parfois son feu d'artifice. Fromentin n'est pas un peintre romanesque : il a vu, à des heures de recueillement, le grand Canal, le Môle, les maisons penchées au bord de l'eau, et il exprime ce qu'il a réellement vu, au milieu d'un silence qui a bien sa poésie autant que sa vérité. Fromentin exposa, pour la dernière fois, au Salon de 1876. Ce furent des toiles rapportées d'Égypte : le *Nil* et *Souvenir d'Esneh*, deux toiles " d'une couleur engourdie dans une gamme neutre de reflets violets ".

Le chef-d'œuvre de Fromentin, où les qualités de composition, de dessin et de coloris se révèlent avec le plus de relief, c'est, de l'avis

PLANCHE VI. — ÉGYPTIENNES AU BORD DU NIL

(Musée du Louvre.)

Dans un joli coin de verdure éclairé par la tache lumineuse des étoffes brillantes, le peintre a harmonieusement placé un groupe de femmes. Tandis que les unes, étendues sous l'ombrage, se reposent en devisant, deux d'entre elles, debout, regardent couler le fleuve sacré, ce Nil mystérieux témoin de tant de choses, contemporain de tant de civilisations illustres. Ce tableau est un chef-d'œuvre de composition et de couleur.

de tous les peintres, seuls capables d'apprécier à la fois le métier et l'art d'un tableau, *le Passage du Gué.* Il appartient à Mme Isaac Péreire. Sur une toile de deux mètres chemine, à travers un pays de sable aux longues dunes blafardes semées de bouquets sombres, un groupe de cavaliers, qu'entoure un essaim de femmes aussi agiles de leurs pieds que les abeilles de leurs ailes. Un ruisseau, bordé à droite de tamarins aux feuillages aigus, étale sa mince nappe miroitante. Quelques-uns des chevaux ne sont montés que par les chefs, tandis que d'autres portent des charges de vêtements et de vivres. Le ciel, mouvementé de lumière et de nuages, occupe la plus grande partie de la toile : au loin, la ligne mamelonnée de l'horizon donne une forte impression d'infini et de solitude. Les personnages sont d'une taille qui ne dépasse guère vingt centimètres. Les chevaux, animés de

cette fierté généreuse que leur prête toujours le peintre, semblent, mieux que leurs cavaliers, connaître le chemin. Ils vont sans hâte, jouissant du vent très doux qui erre dans l'étendue et de l'heure qui se fait tardive. La tonalité du tableau est franche, d'une exquise saveur d'or et de gris, de menues flammes qui se dissimulent parmi les feuillées, ainsi qu'à l'horizon, sur la retombée du ciel. Fromentin a produit là, avec les ressources les plus simples et les plus souples de sa palette, une œuvre où, sous le charme des apparences, la mélancolie qui est dans le cœur de l'homme, surtout de l'Arabe, s'allie harmonieusement à la beauté du monde.

IV. — LE MAITRE : SA PERSONNE ET SA DESTINÉE.

Un maître d'aujourd'hui, à l'âme haute et passionnée, qui ne veut point être nommé,

mais que l'on peut admirer au Luxembourg, a daigné m'instruire sur Eugène Fromentin, dont il fut l'élève. Je voudrais, pour la conclusion de cette étude, transcrire fidèlement ses paroles; du moins, m'inspirerai-je pieusement de ses leçons.

Fromentin maniait une pâte très solide. Ses dessous puissants étaient très préparés, ainsi que sa composition calculée en tous ses détails. Il avait d'abord subi l'influence de Decamps, Marilhat, Delacroix surtout, négligeant le dessin, ne s'attachant qu'à la distribution des couleurs. Delacroix, les romantiques de son temps, n'ont pas bien traduit l'Algérie, parce qu'ils ne l'ont pas bien vue. Ils l'ont vue, par des trous noirs de fenêtres, dans la violence des blancs et des rouges, sur le pittoresque des costumes, le long des rues poudreuses. Mais Fromentin visita l'Italie : pendant ses promenades à tra-

vers ce musée aux aspects si divers, il étudia les manifestations du soleil sur les ouvrages des hommes. C'est tout imprégné des lueurs et des exemples de l'Italie, qu'il vit la terre africaine, ou plutôt qu'il voulut communier avec elle.

Fromentin n'a pas mis sur ses toiles l'Afrique du désert, où il n'y a que le blanc des burnous et le gris des dunes, mais l'Algérie déjà civilisée, l'Algérie blonde. Il s'en était épris par les yeux, par la pensée qu'il avait pénétrante, anxieuse de curiosité : car il ne s'impose pas à notre admiration par la hardiesse des couleurs; il s'impose par le charme de ses arrangements sobres et clairs, par la précision d'un style désireux de dire, au delà des formes, l'âme des êtres et des choses. Il voit en poète, il émeut en philosophe, il fait réfléchir. Il déteste le vulgaire, le superflu qui extravague. Tout dans la réalité

a pour lui une signification dont il cherche la cause, et dont il découvre souvent l'expression définitive.

A force de regarder les mouvements de la conscience dans les hommes, il en était arrivé, à la fin de sa vie, à ne composer en peinture que des œuvres de littérateur. L'intelligence la plus vive frémissait constamment en lui. Aussi, avait-il le culte religieux de l'existence sous toutes ses formes, même les plus humbles, qu'il ennoblissait de sa grâce. Et, pour la psychologie d'une race, qui s'enferme si jalousement dans l'orgueil de ses attitudes, les œuvres de Fromentin constituent des témoignages d'une rare sincérité, d'une sympathique clairvoyance. Son esprit ne s'attarde pas à l'attention des étrangetés d'une tribu, d'un peuple, mais s'efforce de ramasser, en un choix d'images typiques, l'idée générale, la représentation d'un groupe d'humanité.

Il savait mieux que personne tout ce qui, en peinture, lui manquait d'éducation première. Il savait qu'aucun don naturel ne remplace les notions élémentaires du métier, dans n'importe quel domaine de la production, et que les œuvres vraiment belles, dignes d'être respectées par les siècles, ne puisent leurs conditions de vitalité que dans l'observation des lois de l'ordre et de la clarté. Ces lois, en art pictural, sont enseignées à l'atelier, à l'école. Un artiste bien doué peut certes établir, d'après son inspiration personnelle, une œuvre amusante ou intéressante ; mais cette œuvre, si elle n'est pas construite selon les règles de la syntaxe spéciale de son art, n'aura qu'un moment de charme, comme un objet de luxe et de mode. Ce qui prouve la nécessité de ces règles, c'est que les maîtres ne se sont pas contentés d'avoir du génie ou du talent. Ils ont appris le métier dans ses secrets les plus pro-

PLANCHE VII. — LA CHASSE AU FAUCON

(Musée du Louvre.)

La chasse au faucon est un épisode de la vie africaine qui séduisait particulièrement Fromentin. Il l'a traité en différents tableaux également remarquables. Le Musée du Louvre en possède deux : celui que nous donnons ici se distingue par l'habileté de la composition, répartie aux différents plans de la toile, suivant l'effet à produire, éclairant ainsi l'immensité grise de teintes joyeuses et vibrantes.

fonds ; et les plus grands de ces maîtres ont été ceux qui ont le mieux pratiqué les méthodes transmises par l'expérience et qui ont même découvert des lois nouvelles.

Que de fois, avec une modestie touchante, Fromentin a déploré son défaut total des études essentielles de l'apprentissage !... Sous la couleur des objets et des figures, il saisissait la forme et le mouvement de la vie. Mais ses mains inquiètes ne parvenaient pas, complètement à son gré, à les fixer sur la toile. Pourtant, ses tableaux, parce que les imprègne une émotion dont le frémissement se communique à leurs couleurs, loin de ressembler, comme tant d'autres, à des sortes de photographies habiles et inertes, sont des évocations, parfois magnifiques, d'une heure de l'histoire, de la destinée d'une race, de l'âme d'un paysage.

Son pinceau, je l'ai dit tout à l'heure,

recherchait d'abord, sous l'influence des romantiques, l'éclat. Mais, un jour, il comprend Corot : le retentissement se fait en lui de la découverte d'une clarté nouvelle. Une transformation s'accomplit rapidement, non dans sa faculté de sentir, mais dans sa façon de rendre ce qu'il sentait. Subissant avec joie l'autorité de Corot, il commence à se servir du gris, et bientôt comme dominante. Frêle nuage traversé d'invisibles rayons de rouge et d'azur, qui enveloppe l'atmosphère de ses sites et de ses personnages, et qui trempe ses ciels si travaillés, le gris, empruntant à chaque couleur maîtresse un peu de sa nuance, lui plaît par la discrétion de sa somptuosité. La discrétion est une des marques de l'élégance : or, Fromentin était tout élégance, dans sa tenue, dans sa pensée, dans sa parole. " Comme sa peinture est sans épaisseur et sa littérature sans pesanteur, a écrit Émile Montégut,

sa personne physique était fine, fluette, délicate, mais cette finesse n'avait rien de mince, cette délicatesse rien de mièvre. Aucune désagréable marque professionnelle n'avertissait en lui du métier, pas plus qu'aucun faux ton d'homme du monde n'essayait de dissimuler en lui l'homme du travail. Très ouvert, il évitait avec goût de laisser jaillir son être intime au dehors ".

Le gris, justement, par le jeu de ses nuances, lui permet de fouiller dans le mystère des âmes. Et, à son insu, il exprime la sienne, qui est belle, éprise de ce qu'il y a de grand, d'éternel dans la civilisation et dans la vie. Lorsqu'il possédait la réalité devant lui, il renonçait fréquemment à la traduire avec son pinceau. Plus tard seulement, après avoir réfléchi aux conditions matérielles d'une beauté acquise par ses yeux, il se mettait au travail.

Ainsi, d'autres peintres ont rendu plus exactement la couleur de la terre africaine : Guillaumet, Regnault. D'une touche un peu sèche, mais précise, plus en commentateur très renseigné qu'en poète très ému, Guillaumet montre, en leur authenticité de pittoresque, l'histoire, l'architecture des maisons brûlées par le soleil, l'ample silhouette de ces Arabes pour qui le silence semble être une sorte de rite. La poésie sublime du désert a également remué son cœur de peintre dans *le Repas du soir*, qui est au Musée du Luxembourg : la mince fumée bleue, s'exhalant parmi la calme atmosphère, indique bien l'immobilité du Sahara, la pesanteur farouche du jour sur les sables. Henri Regnault, en des œuvres, presque des ébauches, qui n'ont pas été exposées, a traduit, avec la fougue de son âge, durant son trop court séjour au Maroc, ce poème de couleurs divines qui sort des terres

de l'Afrique et de son ciel aussi chaud qu'un brasier.

Fromentin n'ose pas toujours entreprendre, ce qu'il a conçu. Sa timidité se trahit par la dimension même de ses toiles, si mesurées deux mètres au plus. Cependant, le peintre qu'il a le mieux aimé, c'est Rubens : Rubens, le prodigue de la lumière, qui laissait sur des toiles sans nombre, s'épancher, comme l'eau d'un fleuve, son âme inépuisable et fastueuse.

Fromentin ne dépensait aisément les trésors de son intelligence que dans l'art d'écrire. Il aimait la somptuosité : elle est continue chez Rubens, qu'il célèbre, dans ses *Maîtres d'autrefois*, avec un véritable lyrisme. Il n'a pas compris Rembrandt, et il désespérait de jamais le comprendre. Il l'étudiait constamment, avec une sorte d'impatience, épiant, à travers ses voiles de demi-ténèbres, les palpitations d'un génie qui était trop éloigné de

sa personne, de son pays et de sa race.

Cormon fut un élève de Fromentin, élève indiscipliné, très personnel déjà : s'il échappait à son autorité professionnelle, il le proclame toujours, et non sans émotion, le plus intelligent des maîtres, le plus loyal des hommes. Fromentin ne dirigeait pas précisément un atelier d'école. Il avait autour de lui rassemblé sept ou huit jeunes artistes, en lesquels il devinait la fortune de l'avenir : Gervex, très brillant, le plus spirituel, Thirion, Lhermitte, Humbert, le " chouchou " du maître. Celui-ci voyait en Humbert un autre soi-même, heureux d'apprendre, dès ses débuts, les règles indispensables du métier et capable d'achever plus tard les œuvres qu'il ne pouvait exécuter lui-même. Il se fit sans effort adorer de ses élèves. Avec une éloquence, qui lui venait du cœur autant que de l'esprit, il leur prêchait la doctrine du labeur sincère, de l'idéal désinté-

PLANCHE VIII. — UNE HALTE A L'OASIS

(Musée du Louvre.)

Lasse, la caravane s'est arrêtée, tentée par la verdure de l'oasis. Fidèle à sa manière, Fromentin a profité de cette scène pittoresque pour faire chanter de la lumière, de la couleur, sur les hommes et les choses. Dans sa simplicité, ce tableau se trouve être un des plus heureux du peintre, par l'impression de vie qui se dégage de ce groupement relativement peu nombreux.

ressé, le respect du passé, qui a fait le présent. C'était un combatif. Il n'hésitait jamais à exprimer son opinion sur des œuvres ou sur des hommes, parce que la noblesse de son caractère interdisait qu'on le soupçonnât de méchanceté ou d'envie. Certaines œuvres de son temps, discutées encore, et que le nôtre a consacrées, lui déplaisaient : Millet, par exemple. Il professait pour l'homme une estime profonde ; il n'admettait pas la vertu technique de l'artiste, ni les intentions de sa pensée.

Depuis longtemps, l'œuvre de Fromentin était contestée. Il allait paisiblement à la fortune et à la gloire. Les succès de sa littérature confirmèrent, agrandirent ses triomphes de peintre. Par ses livres, ses tableaux furent connus, aimés du grand public. En 1859, il obtint une première médaille et la croix de la Légion d'honneur. L'Empereur Napoléon III l'invita à Com-

piègne. En 1869, il est nommé officier de la Légion d'honneur, après son exposition de la *Fantasia en Algérie* et de la *Halte des Muletiers*. En 1868, il avait exposé un bien étrange et déconcertant tableau : *Centaures et centauresses s'exerçant à tirer de l'arc*. Il avait voulu montrer, par cette œuvre qui suscita bien des commentaires et des critiques, que la " statue équestre est le dernier mot de la statuaire humaine... Mêlez, écrivait-il, l'homme au cheval, donnez au reste du corps les attributs combinés de la promptitude et de la vigueur, et vous avez un être souverainement fort, pensant et agissant, courageux et rapide, libre et soumis. "

L'aristocratie de Fromentin allait aux choses, aux bêtes même. C'est lui qui en quelque sorte a découvert le cheval, le cheval arabe, fin, libre, poète du désert et du soleil, autant que son cavalier. Quand il le montre,

avec sa longue queue argentée, sa crinière frémissante comme une onde, on dirait que, dans l'essor de sa course, il lui prête des ailes. " Cependant, malgré sa connaissance intime des formes et du pelage si varié du cheval arabe, c'est peut-être dans les défectuosités du dessin de cet animal que Fromentin laisse le plus visiblement percer l'insuffisance de ses études premières. "

Quel dommage, encore une fois, qu'il n'ait pas eu ce temps d'acquérir, tout jeune, en peinture, la puissance et la virtuosité qu'il possédait en littérature! Chacun de ses volumes provoquait un émoi d'admiration et de sympathie. Il n'écrivait que pour dire quelque chose. Son roman, *Dominique*, tout passionné de jeunesse, brûlant d'amour et de douleur, fut, dès sa publication dans la *Revue des Deux Mondes*, salué comme un chef-d'œuvre, en 1862.

Pas partout, cependant. Les poètes seuls, les vrais écrivains, ceux en lesquels l'habitude de la psychologie et de la critique n'étouffaient pas la flamme personnelle du cœur, Sainte-Beuve, George Sand, par exemple, reconnurent le chef-d'œuvre. Il fut très discuté, même nié, par des hommes de métier, des virtuoses jusque dans la *Revue des Deux Mondes*. Émile Montégut, qui alliait à une franchise absolue une science très nombreuse et une raison très pénétrante, n'hésita pas, sans contester la valeur littéraire de *Dominique*, à établir que ce livre n'est pas un roman, mais une série défectueusement composée de descriptions et de tableaux, de confessions et de souvenirs.

Le public parut d'abord, et durant un très long temps, ratifier cette opinion. Le livre, mis en vente chez Hachette, ne

rencontre que de rares curieux. Il a, depuis cet insuccès de librairie, rattrapé son chemin, il est aujourd'hui classique. Car, s'il est vrai que ce poème en prose manque d'intrigue et noie un peu ses personnages dans la profonde lumière de ses décors, il dégage un tel charme de terroir frémissant de vie, un tel parfum de tendresse chaude et pure, que toutes les âmes sensibles et jalouses d'aimer, se baignent avec volupté dans l'onde mélodieuse de ses mots et de ses couleurs.

Les *Maîtres d'autrefois* sont devenus un bréviaire pour les peintres qui étudient l'école flamande et l'école hollandaise. " Le Fromentin des *Maîtres d'autrefois*, c'est M. Taine, moins les défauts qu'on lui reproche, moins cette sorte de dureté qui naît de l'emploi exclusif des fortes couleurs et du dédain des nuances. Il y a encore entre eux cette différence que

Taine fait manœuvrer ses bataillons d'idées et de faits avec la volonté impérieuse d'un général en chef qui commande une action, tandis que Fromentin assemble et fait évoluer les siens avec l'aisance d'un chef d'orchestre qui dirige les instruments sous ses ordres par le seul geste de son archet.... Un seul mot s'applique, en définition rigoureuse, à la nature et au talent de Fromentin : c'est celui de perfection. Il y a tendu toute sa vie. Il mérite d'être appelé le *classique* de ce genre de littérature pittoresque dont l'ambition, à l'origine, visait à un tout autre but qu'à gagner ce titre, et dont l'art classique n'aurait pu, en effet, voir sans alarmes les entreprises et les audaces (1). " Ce livre est, sans conteste, son meilleur. Car, tandis que la plupart des critiques d'art ne sont que des amateurs s'improvisant virtuoses et juges, il savait bien

(1) Emile Montégut.

de quoi il parlait. S'il comprenait, comme les autres, et mieux, les intentions d'un peintre, il pouvait voir de quelle matière, et par quels moyens, l'œuvre de ce peintre est composée. Il n'était pas un diletante doué de plus ou moins de goût, mais un homme de métier, sachant manier la pâte et analyser une palette.

Ses œuvres littéraires lui assuraient un fauteuil à l'Académie Française, bien avant qu'il ne songeât à l'Académie des Beaux-Arts.

En effet, en 1874, il se présenta, sur les instances de ses amis, presque subitement, à l'Académie française, sans avoir le temps de tenter aucune démarche, et alors que des promesses sérieuses étaient acquises par ses concurrents. Son nom réunit, néanmoins, de 13 à 14 voix.

Il préparait un livre de critiques sur l'école française, il en projetait un autre sur l'école

italienne, lorsque la mort l'arrêta brusquement, à cinquante-cinq ans, dans son ascension si pure, illuminée par la gloire. Ce fut un malheur pour la France. Il offrait, par la beauté de son caractère, aussi haute que celle de son génie, l'exemple des vertus les plus précieuses de l'homme et de l'artiste : la probité, l'indulgence, le goût de l'admiration et la sincérité de l'effort. Le nom d'Eugène Fromentin grandit tous les jours. Des nuages pourront passer sur lui, comme sur une étoile, sans l'effacer jamais.

Imprimerie Pierre Lafitte et Cie,
Paris.

Le Volume
cartonné
1f95 net